

Cueva Madre

Du même auteur :

Poésie :

- *Emmanuel* (Edilivre)
- *Bilochas* (KDP)

Contes :

- *Le Petit Cordonnier* suivi de *Cente le Diablotin* (KDP)
- *Tristan de la Forêt Bleue* (Bookelis) Distribution Hachette.
- *Le Fils du Pêcheur* (Bookelis) Distribution Hachette.

Roman :

- *Cueva Madre* (Bookelis) Distribution Hachette.

Jean-Claude Ferrer

Cueva Madre

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3882-6

© *Jean-Claude FERRER* 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu
de ce livre.

*A mon frère Christian, mon
presque jumeau, si important pour
moi.*

*A Jean Granier, guitariste ex-
traordinaire et ami très cher.*

*A Françoise, ma chère
épouse, en la remerciant pour ses
nombreuses suggestions.*

« La réalité ne se forme que dans la mémoire. »

(Marcel Proust)

Isabel avait passé une très mauvaise fin de nuit : les singes hurleurs s'étaient déchaînés au petit matin et elle n'aimait pas du tout ces cris rauques qui résonnaient très loin dans la forêt. Ces clameurs étranges et puissantes l'avaient toujours impressionnée. Elle leur attribuait inconsciemment une valeur d'alarme, un signe prémonitoire d'événements tragiques. Elle avait beaucoup de sympathie pour ces êtres fragiles en voie de disparition. Mais demeurait en elle cette crainte qui naissait dès qu'elle les entendait lancer leur défi au monde. Cette peur instinctive remontait à l'enfance. Un jour qu'elle se promenait avec son grand-père dans la forêt, jouissant pleinement d'une douceur incomparable de l'air et de la lumière du matin, les singes hurleurs avaient brutalement envahi les cimes de leur vacarme assourdissant. Une peur incontrôlée l'avait alors submergée. Elle s'était blottie contre la chaleur rassurante du vieil homme en sanglotant. « Ce n'est rien que des cris de gentils animaux des bois, ma petite Isabel. Ils ne veulent de mal à personne ! » Mais quelques mètres plus loin, un malaise avait obligé le grand-père à s'asseoir. Cela n'avait pas eu de suite. La pâleur et l'aspect inquiétant de celui-ci

s'étaient vite estompés. Mais Isabel avait été brusquement terrorisée à l'idée que son grand-père pourrait perdre connaissance et l'abandonner là dans ce milieu perdu, parmi les animaux de la forêt, qu'elle imaginait féroces, incités à lui nuire par les vociférations des singes. Les cris des singes hurleurs étaient devenus inséparables, pour elle, de cette panique qui l'avait saisie lors du malaise de son grand-père.

Elle posa sur la petite table de la gloriette son bloc de papier et son stylo, qu'elle aimait beaucoup. Il lui avait été offert par son mari, Pedro, avant de partir à la guerre. « Ainsi, avait-il dit, tu penseras à moi chaque fois que tu te replongeras dans la rédaction de tes livres ». Ses relations avec ce stylo, loin d'être celles qu'on peut avoir avec un outil de travail, ressemblaient davantage à celles qui s'installeraient entre un maître et son animal domestique préféré.

Elle avait interrompu ses travaux d'écriture et ses recherches. Son ouvrage sur le syncrétisme à travers les âges avait été mis, provisoirement, de côté. Elle n'avait plus l'esprit libre depuis la déclaration de guerre et le départ de Pedro, mobilisé comme son frère. Trop de craintes la préoccupaient et la laissaient flotter dans une triste langueur dont il était difficile de s'échapper. Sa grossesse avait ajouté son empreinte.

Cependant, ce jour-là, Isabel avait ressenti le besoin de se remettre au travail. Peut-être pour effacer cette pénible impression qu'avaient laissée en elle les vocalises des hurleurs. Peut-être parce qu'un instinct de survie lui dictait ce comportement. Peut-être aussi parce que le soleil éclatant l'invitait à sortir de sa torpeur, comme tout le jardin, alors encore plus beau. Dans l'intimité relative de ce berceau de verdure, elle avait l'impression de se retrouver face à elle-même, d'entrer dans l'illusion d'un monde invisible et parfait où venaient se dissoudre toutes les appréhensions et les peurs. En cet endroit, tout petit mais tellement serein, elle pouvait croire un instant que rien n'y pourrait l'atteindre.

L'espace d'un moment, elle avait presque oublié sa solitude.

Quelques mois après, elle était retournée dans cette petite tonnelle qu'elle avait si longtemps délaissée, l'esprit trop embrumé par trop de soucis. Le coup de fil qu'elle avait reçu ce matin-là l'avait beaucoup troublée : l'hôpital militaire la prévenait de l'arrivée de son mari à la gare, vers quatre heures de l'après-midi. Le médecin lui avait dit son inquiétude : l'amnésie de Pedro ne semblait pas devoir s'améliorer rapidement. Isabel savait déjà que son mari avait été retrouvé inanimé et fort mal en point au fond d'un profond ravin. On avait même

pensé, alors, qu'il ne s'en sortirait pas, mais, contre toute attente, sa robustesse et sa jeunesse lui avaient permis de franchir ce mauvais cap. Par contre, il ne se souvenait plus de rien, pas même de sa propre identité ni des prénoms des membres de sa famille.

Isabel ne se sentait pas le courage d'aller le chercher à la gare. Juanito, le chauffeur, s'en chargerait. Pendant ce temps, elle réglerait avec les domestiques la meilleure façon de se comporter quand le maître des lieux, amnésique, rentrerait chez lui.

Une grande crainte l'avait alors envahie. Comment s'accommoderait-elle de l'amnésie de Pedro ? Et lui, s'il ne pouvait pas même la reconnaître, comment se comporterait-il en sa présence ? Des souvenirs ambigus lui revenaient en mémoire : ceux d'un époux aimant, d'une part, et, d'autre part, ceux d'un mari de plus en plus indifférent...

Perdu. Totalement perdu. Planté là, la tête enturbannée de bandes médicales, au centre de ce hall démesuré de Cueva Madre, Pedro sentait sur ses épaules la douce chaleur entrée avec lui. La grande porte n'était pas refermée. Il était encore temps de fuir, d'accepter cette invitation du soleil dans son dos. Revenir dans ce monde de feuilles, de fleurs et de chants d'oiseaux où les souvenirs n'ont aucune importance. Faire demi-tour brusquement et se mettre à courir vers la lumière !

Mais non. Il resta là, se détachant en silhouette nimée d'or, en contre-jour de la porte, face à ce demi-cercle de gens qui le fixaient de leur regard interrogateur et bienveillant. Tous semblaient heureux de le retrouver. Ils lui souriaient gentiment. Mais lui ne reconnaissait personne. Il se sentait ridicule, la tête enveloppée dans ses pansements comme elle l'était dans son amnésie. Il se sentait surtout étranger à tout le monde, à cette maison, à cette existence sans plus aucune racine, cet état qu'il vivait depuis tant de jours, de semaines, de mois.

Ces dernières semaines ne l'avaient vu reprendre conscience que pour qu'il réalisât pleinement le néant de son existence. Que restait-il de tout ce qu'il avait vécu jusque-là ? De ses bonheurs passés, de ses aspirations profondes, de tous ces petits riens qui font que votre vie est une vie et non une simple page de registre au secrétariat de je ne sais quelle entité directrice ? Il avait repris connaissance avec la pleine conscience de son néant. Il ne souffrait pas mais il ne pouvait se dégager d'une énorme pesanteur qui venait écraser son cœur, surtout à la fin du jour, quand les bruits et les lumières s'apaisent et que seul subsiste le cognement interne d'interrogations sans réponses.

Il aurait dû rester dans son hôpital militaire, ne pas écouter l'infirmière qui lui avait dit aimablement combien il serait heureux de retrouver sa maison, sa femme, ses amis, de connaître enfin son fils né pendant son absence. Il aurait dû rester là-bas, assis sur son banc, à contempler les arbres et les fleurs. Sans penser à rien. Sans devoir s'orienter dans un monde où il se sentait comme un extraterrestre.

Il avait été tenté de faire demi-tour. De ressortir par cette porte inutilement grande et s'enfuir, courir à travers le jardin, reprendre la route et disparaître à jamais.

Mais il était resté là, ridicule, sous le regard interrogateur de ces gens qui le regardaient. Avec compassion ? Cela ne lui plaisait guère.

Une jeune femme, fort belle, au regard d'émeraude et aux cheveux ambrés, s'avança vers lui. Elle lui sourit et le serra contre elle en pleurant de joie.

« Pedro ! Enfin te revoilà ! Comme je suis heureuse de te retrouver, mon cher mari, mon amour ! Tout le monde t'attendait avec tant d'impatience ! »

Pedro savait que c'était Isabel, sa femme. Dès qu'il l'avait aperçue en entrant, il l'avait *reconnue*. Aux battements de son cœur. A cette sensation étrange de retrouver sans reconnaître. De ressentir. Comme une intuition. Comme un bonheur familier qui revient de loin. Il sut que c'était elle avant même qu'elle se fût présentée. Lui ne bougeait pas, intimidé sans doute par l'effort de remettre un nom sur des visages. Il n'y réussirait pas. Il ne se souvenait plus de rien. Toute sa vie passée avait disparu, comme une phrase écrite à la craie sur le tableau noir et que l'éponge a effacée. Quelle était cette phrase ? Il fallait à tout prix la retrouver, faire revenir à la surface lisse et noire du tableau des mots et des signes qui, d'abord très flous et incompréhensibles, prendraient progressivement forme et signification. C'était probablement une phrase importante puisqu'on avait pris la peine de l'écrire,

en blanc sur ce tableau noir, pour que tout le monde puisse la lire. Malgré toute la concentration douloureuse dont il était capable, rien ne se dessinait. Pas même au gré de cette chaleur affective dont il se sentait soudain entouré et qui aurait dû suffire à révéler toute encre sympathique au langage invisible et caché. Il ne restait rien d'autrefois. Pas un seul nom. Pas un seul visage. Isabel, il ne l'avait pas reconnue. Il avait seulement ressenti que c'était elle aux battements de son cœur.

— Tu te souviens d'Angela, n'est-ce pas ? Tu ne peux pas l'avoir oubliée. Tu la connais depuis que tu étais enfant, non ? Elle savait si bien te consoler alors dans son giron !

Une femme d'une soixantaine d'années s'approcha en souriant. Son regard clair avait la transparence de la vérité et de cette bonté accueillante qu'évoquait aussi la douce rondeur de ses hanches et de ses seins. Tout en elle paraissait généreux et bienveillant. Son teint très sombre, qui contrastait avec le bleu céleste de ses yeux, et sa chevelure crépue témoignaient d'un métissage certain. Tout cela lui donnait un air à la fois étrange et attachant, compréhensif et tendre.

Pedro sourit à Angela, mais il ne répondit pas. Il n'avait pas le cœur à lui dire que son visage ou son nom n'évoquait rien dans le fond de son cerveau détraqué.

Tout avait été gommé. Il en fut de même pour les suivants : Ricardo, le chef jardinier, Juanito, le chauffeur, Clara, la femme de chambre et Pepita, la servante. Il pensa qu'il devrait retenir tous ces noms, se refaire une mémoire à partir de zéro. Ce serait difficile !

Soudain, comme surgi de nulle part, un splendide golden retriever déboula dans la pièce, en proie à une excitation extraordinaire. Il se mouvait dans tous les sens en faisant des fêtes à n'en plus finir. Sa queue battait la mesure pour une musique inaudible que punctuaient ses jappements, tellement expressifs qu'ils auraient pu passer pour des plaintes mais qui n'étaient que de la joie, la joie pure des retrouvailles.

— Ofel ! Cria Isabel, calme-toi donc. Tu es heureux de retrouver ton cher maître, brave Ofel. Tu es resté si longtemps retiré dans ton silence interrogateur et triste. Laisse-nous maintenant. Tu auras tout le temps de suivre Pedro au cours de promenades dans le parc. Calme-toi maintenant. Nous avons hâte, nous aussi, de nous retrouver.

Ofel parut comprendre l'ordre d'Isabel, mais, assis contre la jambe de Pedro, il resta là, non sans quelques jappements qui lui échappèrent encore.

Pedro n'avait pas reconnu son chien mais eut beaucoup de plaisir à caresser son cou, à passer ses doigts au travers de sa toison blonde.

— Viens ! dit Isabel en prenant son mari par la main.

Ils montèrent l'escalier majestueux qui menait aux chambres. On pouvait de là-haut contempler le vaste hall de réception. Sur le pavement de marbre poli se reflétait l'éclat scintillant de l'imposant lustre de cristal qui le surplombait.

— Viens, Pedro, viens voir notre petit garçon. Tu dois être impatient de le connaître, non ?

Pedro acquiesça en souriant. Il avait hâte, en effet, de découvrir son fils. Ne l'ayant encore jamais vu, il n'avait pas à s'en souvenir. Toute son histoire avec son garçon commençait par le début, comme une histoire ordinaire. Pas d'effort surhumain et vain pour se remémorer un visage, un nom, des moments de vie truffés d'imprévus et d'invéraisemblances. Là, tout était limpide, partant de zéro.

Armando était un si bel enfant ! Isabel avait posé l'index sur sa bouche en entrant dans la chambre. Au pied du lit à colonnes torsadées on avait installé le berceau. Le bébé y dormait paisiblement, yeux fermés et lèvres entrouvertes souriant aux anges. Pedro eut envie

de prendre son fils, de le soulever d'entre les petits draps de soie brodée, de l'approcher de son visage, de le regarder de près, de l'embrasser. Il aurait voulu le serrer contre lui, lui témoigner toute cette tendresse dont il débordait. Isabel, d'un petit geste de la main, lui fit comprendre qu'il valait mieux le laisser dormir.

Pedro, frustré de ne rien pouvoir faire d'autre, se contenta d'admirer cette petite merveille. Il aurait aimé découvrir les rêves secrets qui se dessinaient sur ses lèvres sans rien laisser paraître d'autre que leur mystère. Dans la lumière tamisée de la chambre, il ressentait un peu cette sensation de sécurité imaginaire que recherchent les enfants lorsqu'ils se réfugient, en jouant, sous un lit ou dans une armoire. Mais il ressentait aussi une grande responsabilité devant ce bébé fragile et confiant. Avant même de le connaître vraiment, Pedro savait que ce petit garçon serait le but de sa vie. Et il en fut tout ému.

— Alors ? Il te plaît ? Il ne pleure pratiquement jamais. Un rien l'amuse. C'est un amour de bébé.

— J'aime cet enfant, Isabel. Je l'aime tant déjà !

La vue de son fils avait, semble-t-il, un peu libéré Pedro. Il arrêta Isabel qui marchait à son côté dans le couloir du premier étage et la serra contre lui, des larmes de joie plein les yeux.

— Que je suis heureux d'être auprès de toi, mon épouse chérie. Toi, le pivot de toute ma vie. Toi mon présent, si malaisé. Toi mon passé, dont tu pourras m'aider à me souvenir. Toi mon futur, que nous pourrons reconstruire ensemble. Maudite guerre qui nous a séparés de si longs mois !

Isabel, émue, ne répondit pas. Elle se serra un peu plus contre lui et l'embrassa longuement, en fermant les yeux. Elle avait attendu ce moment depuis si longtemps ! Son mari restait aussi séduisant, malgré ses bandages et sa tenue militaire un peu froissée. Elle avait toujours admiré sa prestance. Grand, élancé, les cheveux blonds facilement ébouriffés et les yeux éclatants de vie. Elle ressentit fortement l'envie de revoir Pedro comme il était la dernière fois qu'elle l'avait vu, partant à la guerre.

Elle l'entraîna dans la salle de bains, le fit asseoir sur un tabouret et commença à défaire l'imposant pansement qui emprisonnait sa tête.

— Cet horrible turban est-il vraiment indispensable ? Y a-t-il là-dessous quelque grande blessure encore à vif ? dit Isabel en souriant. Cela m'étonnerait.

Pedro la laissa faire. Elle se mit à dérouler la longue bande, lentement, très attentivement pour ne pas risquer de décoller trop brusquement une plaie en voie de cicatrisation et la rouvrir. A sa grande surprise, l'entaille qui

balafrait le cuir chevelu s'était déjà bien refermée et ne saignait plus, probablement depuis longtemps. Cela ne nécessitait qu'un pansement simple et beaucoup moins volumineux. Peut-être même était-il préférable de laisser tout cela à l'air libre ? Ce fut ce qu'elle conseilla à Pedro.

Elle lui fit couler un bon bain, lui suggéra de se raser et de remplacer ses vêtements couleur de terre. Il serait tellement plus beau dans une de ses tenues élégantes qui remplissaient les armoires. Des vêtements de soie, de lin, de cachemire ou d'alpaga. En se lavant et en abandonnant ses effets militaires, Pedro reviendrait plus facilement dans son univers. Loin de la guerre et de la souffrance. De la laideur...

Isabel éprouva un plaisir intense à voir se déshabiller son mari. Elle retrouvait sa longue musculature, élastique et forte, ses abdominaux finement dessinés comme dans la statuaire antique, ses pectoraux rassurants et accueillants et ses fesses magnifiques qu'elle avait envie de caresser.

Au moment de se couler dans le bain, dont les parfums de vétiver et de jasmin envahissaient la pièce, Pedro prit la main de sa femme et attira celle-ci vers lui. Il se releva, prit sa taille, dégrafa les bretelles de sa robe...

La baignoire, suffisamment grande les accueillit tous les deux. Isabel se laissa entraîner avec

ravissement dans la douce chaleur de l'eau parfumée. Ils n'entendaient plus que leurs cœurs battre à l'unisson et jouissaient du contact ineffable de leurs peaux. Isabel retrouvait avec délice ce qu'elle avait toujours aimé chez Pedro et celui-ci, sans avoir recouvré la mémoire, savourait pleinement ces instants merveilleux sans se poser de questions. Il savait qu'il adorait passionnément Isabel et cela lui suffisait.

Ce fut un autre homme qui descendit le grand escalier avec Isabel à son bras. Quel couple magnifique ! Ils allaient lentement, en souriant, resplendissant d'un bonheur intérieur qui se laissait facilement deviner. Le grand escalier de Cueva Madre avait été conçu pour sublimer les belles toilettes des femmes élégantes qui venaient se faire admirer autrefois, lors des grandes réceptions. Elles rejoignaient le salon d'apparat après avoir fait semblant de parfaire leur maquillage dans les salles de bain du premier étage. Comme ces invitées conscientes de leur élégance et de leur charme, Isabel et Pedro revenaient sur terre après une petite parenthèse dans les nuages. Comme elles, ils voulaient affirmer au monde – seulement celui de la domesticité cette fois-ci – qu'ils se sentaient bien dans leur peau et qu'ils étaient heureux. Ils se savaient beaux et ne craignaient pas de le montrer.

Les membres du personnel de Cueva Madre, qui s'étaient regroupés dans le salon pour voir revenir leurs maîtres, ne purent s'empêcher d'applaudir, fiers de dépendre de tels demi-dieux.

Le hall de réception avait été décoré, sobrement, pour marquer la fête de Noël et le retour de Pedro. Dans le grand vase de cristal qui trônait à l'entrée du salon on avait disposé, en un bouquet somptueux, des roses de porcelaine, des strelitzias, des pendulas et des crotons. Quelques guirlandes de feuillages ornaient les portes et, dans un des angles du fond, on avait installé la crèche traditionnelle. C'est elle que Pedro remarqua aussitôt. Il s'y dirigea rapidement, avec un intérêt évident, et parut, de façon incompréhensible, se souvenir du rôle des petits personnages qui la peuplaient. Il dit toute son admiration et parut ému de retrouver quelque chose... Oui, quelles étranges réminiscences, inespérées et si douces ! Tout ce petit tableau, magnifique et invraisemblable, s'animait dans sa tête. Avec émotion, il reconnaissait chacun d'eux comme on retrouverait une saveur de première enfance, dont on ne saurait plus, au juste, à quoi elle pourrait correspondre. Tous ces petits santons jouaient leurs rôles symboliques, dans le cycle régulier qui se répétait depuis si longtemps. Peu lui importaient les invraisemblances et les anachronismes, si des dromadaires accompagnant

des rois mages chamarrés côtoyaient des dignitaires indiens magnifiquement emplumés ou des tziganes, aux costumes éclatants de couleurs, improvisant une danse joyeuse... tout ce petit monde entourant avec un respect infini Joseph, Marie et le petit Jésus qui avaient conservé leurs tenues palestiniennes des temps antiques. Devant les invraisemblances merveilleuses de ce petit tableau, Isabel ne put s'empêcher de penser au thème de son livre. La date du vingt-cinq décembre pour fêter Noël ne pouvait correspondre qu'à la perpétuation des fêtes très anciennes du solstice d'hiver, comme les feux de la Saint-Jean n'avaient de liens qu'avec le solstice d'été. Nul ne savait vraiment quand était né Jésus. Certains chercheurs, en se fondant sur le contexte historique évoqué par l'Evangile, pensent même que la naissance de Jésus a probablement eu lieu plusieurs années avant l'an zéro.

Clara monta chercher Armando qu'elle avait cru entendre pleurer et revint en le tenant dans ses bras après l'avoir changé et lui avoir donné son biberon. Pedro, tout ému, put enfin le prendre quand on le lui tendit, mais il se sentait gauche et préféra le laisser à Isabel tant il craignait de nuire au bébé.

Tout le monde s'en amusa beaucoup avant de se diriger vers la grande véranda où la longue table s'était

couverte de nappes brodées, de faïences de Coimbra et de verres de Murano, multicolores et joyeux. Des parfums d'ylang-ylang et de frangipaniers parvenaient du jardin par bouffées dans la timide fraîcheur vespérale.

En l'honneur du retour du maître, Isabel avait eu l'idée de rassembler autour de lui, lors du dîner de réveil-lon, tous les employés de Cueva Madre plutôt que des amis de la ville. On pourrait ainsi partager le traditionnel poisson de Noël. Ce repas de fête en compagnie de familiers aiderait peut-être Pedro à se remémorer quelques souvenirs. Il pourrait parler à chacun, poser des questions...

Angela s'était surpassée. Ce qu'elle avait mis tant de cœur à préparer pour accompagner le poisson du réveillon était délicieux.

Mais tout était tellement décalé par rapport à la vie que Pedro avait menée depuis ces quelques semaines, depuis qu'il s'était éveillé soudain d'un coma dont il ignorait la durée et la cause ! On lui avait raconté qu'un paysan l'avait découvert au fond d'un ravin. Le brave homme, en voyant ce militaire en piteux état, inerte, couvert de boue et de sang, l'avait d'abord cru mort. Mais il s'était aperçu, au léger mouvement de l'herbe près de ses narines, que le blessé respirait encore. Et il avait couru chercher du secours.

Isabel, prenant la parole, demanda à chacun de se présenter. De dire son nom, de rappeler ses fonctions et même, éventuellement de raconter quelque anecdote. « Les souvenirs du maître pourront peut-être ainsi se réveiller », avait-elle ajouté.

— Vous, Angela, vous êtes le pivot de cette maison et vous cumulez le rôle de cuisinière extraordinaire, celui de nounou occasionnelle, de majordome et, j'ose le dire, de conseillère. Car j'ai toujours admiré votre bon sens et, dans bien des cas, j'ai eu recours à votre jugement quand quelque problème me paraissait insoluble.

— Je suis très émue d'entendre ces compliments, doña Isabel, et très gênée aussi car je crois ne pas les mériter. Mais je suis tellement attachée à votre famille qu'il me semble en faire partie depuis toujours

Et Angela raconta toutes sortes de souvenirs, émouvants ou amusants. Pedro n'écoutait même plus, ne pouvant se raccrocher à aucun repère.

Les autres employés de Cueva Madre se présentèrent également, mais plus brièvement : Ricardo, le jardinier en chef, tendre et bourru, qui gardait un regard protecteur sur Angela dont il était secrètement amoureux, Clara, la femme de chambre et nounou, et les autres dont Juanito, le chauffeur, qui était venu le chercher à la gare. Quand il ne devait pas conduire ses maîtres aux quatre

coins du pays, il se chargeait aussi de toutes les petites réparations dans la grande demeure. Cela remplissait bien ses journées. C'était un gars d'une trentaine d'années, souvent guilleret. Il s'accommodait fort bien d'un célibat qui lui donnait beaucoup de libertés. La servante, Pepita, avait succombé à son charme dès son arrivée à Cueva Madre et ne le quittait pas des yeux.

Pedro avait hâte d'en finir avec ce repas et d'aller se blottir contre Isabel. Retrouver le temps à travers elle tout en oubliant qu'il devrait se ressouvenir de tout. Ecartier ses cheveux défaits et plonger son regard dans le vert profond de ses yeux. A la recherche de l'ineffable et d'un temps où le Temps n'existe pas. Une vague de désir intense le submergea, mêlé de tendresse et de reconnaissance. Il voulait que s'achevât très vite tout ce cinéma, à faire semblant de vouloir s'intéresser au passé et retrouver des inconnus qui auraient compté dans sa vie mais qui n'étaient plus rien pour lui. Que lui importait de se remémorer quoi que ce fût à leur sujet ? Seul lui vrillait les tempes et le cœur ce besoin d'être contre Isabel, de se fondre en elle et d'oublier tout le reste, y compris ce qu'il avait déjà oublié. C'est-à-dire pratiquement tout. Sauf Armando, bien sûr ! Voilà ce qu'il souhaitait au fond de lui : reconstruire un monde à trois, une Sainte Trinité, seule réalité désormais.

La nuit fut un maelström de sensations, de sentiments, de plaisirs, de plénitude. De bonheur. Sa femme et lui ne faisaient vraiment plus qu'un au sein de cette nuit aux marges du délire. Les parfums venus du parc se mêlaient à ceux d'Isabel et de la chambre, contribuant encore à l'envoûtement. Comme dans un rêve, leurs mains se cherchaient, exploraient leurs visages et leurs corps. Pedro ne se lassait pas de caresser les seins d'Isabel, sa taille si fine et sa chute de reins sans pareille. Il se perdait avec ravissement dans son étourdissante chevelure au discret parfum musqué. Tous deux semblaient découvrir avec émerveillement la texture de leur peau, le bruit de leur respiration haletante et le goût salé de leurs longs baisers...

Pedro ne se souvenait pas d'avoir vécu une telle passion auparavant. Mais de quoi se serait-il souvenu ? Avec ce trou béant dans sa mémoire ! C'était comme s'il faisait l'amour avec son épouse pour la première fois. Plus simplement, même, comme s'il faisait l'amour pour la première fois de sa vie après un interminable pucelage.

— Je t'aime tant, mon cher mari !... Mon cher amant ! lui murmura Isabel en l'embrassant tendrement dans le cou.

Tout était doux et enivrant : le parfum délicat d'Isabel, les draps de satin, la légèreté de l'air et cette

sensation de flotter dans un autre monde, serein, sans aucun problème. Pedro, émerveillé, aurait souhaité que cette nuit ne s'achevât jamais.

